

□ Ils sont pessimistes, déçus, inquiets, anxieux, paumés, flippés, frustrés. Qui ça ? Les intellectuels de gauche. Leurs slogans : « *Bof !* », « *A quoi bon ?* »

Et : « *On s'en fout.* » Tout un programme.

Dans l'un de ses derniers films, *la Terrasse*, le cinéaste Ettore Scola met en scène, au cœur de Rome, un groupe d'hommes de la génération d'avant-guerre : journalistes, écrivains, intellectuels, scénaristes. Tous ont en commun d'avoir à la fois réussi leur carrière et raté leur rôle social. Ils racontent leurs rancœurs et leurs désillusions. C'est aussi le regard que beaucoup d'intellectuels français jettent sur eux-mêmes et la « crise » actuelle.

Dans *les Nouvelles littéraires* (4 décembre 1980), Gilles Anquetil a donné le ton : « *Crise de la gauche, de l'université, du livre, du marxisme, des modèles de référence, des concepts, des grilles d'interprétation, crise de la relation intellectuels-médias, crise de confiance et d'autorité.* » Il ajoute, dans la revue *Histoire* (octobre-décembre) : « *En quelques années, la majorité des ouvrages qui alimentaient l'actualité intellectuelle et qui faisaient les délices de lecteurs avides de nourritures théoriques sont devenus absolument illisibles. Parce qu'ils exhalent un insupportable parfum de déjà-lu et qu'ils paraissent à des années-lumière des préoccupations contemporaines.* » Conclusion : « *L'avenir est en panne sèche.* »

Il y eut mai 1968. C'est déjà loin. « *Mai 1968 ? J'avais six ans !* » dit un étudiant qui, cette année, votera pour la première fois. Le reflux a commencé en 1972-1973. Les organisations de l'ultra-gauche se sont, pour la plupart, dissoutes sous l'effet de l'usure, de l'ennui.

Les échecs répétés d'une gauche politique qui, au fil des années, ne parvient ni à s'unir ni à marquer des points, n'ont évidemment rien arrangé. Entre un P.C. parvenu à l'âge de la retraite (soixante ans) et un P.S. à la recherche d'une social-démocratie revue et corrigée par l'énarquisme éclairé, l'avenir n'apparaît pas rose. Dans l'ouvrage qu'il a consacré récemment au *Bricolage idéologique* (P.U.F.), François Bourricaud remarque : « *Le paradoxe de l'intellectuel de gauche, c'est qu'il parle d'autant plus de politique qu'il se trouve plus complètement dépourvu de tout pouvoir politique.* » Il s'en rend compte parfois, et ça le déprime. De ce point de vue là aussi, c'est l'échec.

François Bourricaud remarque aussi que le quasi-monopole, l'hégémonie dont la gauche intellectuelle française a bénéficié depuis 1945, n'a qu'un précédent : celui dont jouirent les philosophes libéraux de 1750 à 1789. L'inconvénient, c'est que la Révolution ne s'est pas répétée. Forts d'une épuration dont l'objectif majeur était de *dé légitimer* toute pensée de droite, les intellectuels français ont subi l'effet du protectionnisme. Ils n'ont pas connu la dure loi de la